

Chapitre 39

Québec, Nouvelle-France - 1755

Marion jeta un coup d'œil mélancolique par la fenêtre : la neige tombait en lourdes volutes, sans discontinuer. Dès ce soir, tout serait recouvert. Cette fois-ci, l'hiver était bien là.

Aux premières neiges de l'hiver précédent, se souvint-elle, elle était encore bien à l'ouest de Québec, sur le territoire des Agnierhonons. Elle préparait sa fuite depuis déjà toute une lune quand les guerriers Iroquois partis sur le sentier de la guerre avaient opéré au village un retour triomphal.

Ils ramenaient un bon butin : des peaux, des scalps, des fusils, et même des prisonniers : une douzaine d'Indiens et leur chef, plus un Visage-Pâle, un Anglais dont ils assurèrent qu'il vendait des renseignements aux Français, le traître. Tout ce joli monde allait passer par le poteau de torture, pour la plus grande joie des habitants de la tribu.

Horriifiée, Marion avait assisté aux supplices, du moins aux premiers. Elle y avait été contrainte par un fait indépendant de sa volonté : à peine rentré, le fils du chef, à qui l'on avait présenté Christine, puis elle-même, avait pris en grippe la blonde et jeté son dévolu sur la petite sorcière brune, celle qui ne pleurait jamais et savait, contre toute attente, parler leur langue.

De taille moyenne, le jeune guerrier avait belle allure dans ses fourrures et sa coiffure emplumée. Il avait de grands yeux fiers, une jolie bouche, des bras musclés. Il avait plu d'emblée à Marion : elle s'était dit qu'elle l'eût volontiers guetté à la rivière, celui-là - mais en cette saison il n'y avait aucune chance pour qu'il allât s'y baigner. Toutefois, son attirance pour lui avait cessé aussitôt lorsqu'elle avait appris qu'elle lui plaisait aussi. Observer de loin était une chose ; se faire courtiser de près en était une autre. De très près, même : revenu vainqueur, il pouvait tout exiger, et sans attendre.

Pendant toute la durée des supplices, il avait maintenu ses deux mains puissantes sur les épaules de la jeune fille, comme s'il avait pressenti que, sinon, elle se déroberait à l'odieux spectacle qui réjouissait tant la tribu.

On avait commencé par le chef Indien prisonnier. Issu d'une nation rivale, il aurait pu malgré tout éviter le poteau de torture et avoir la vie sauve s'il avait accepté de s'intégrer au clan de ses vainqueurs. Deux des femmes, en effet, l'avaient réclamé pour elles : plus grand que la moyenne, bien découplé, il avait une force physique et un air farouche qui le garantissaient bon chasseur, donc bon nourricier. Comme ici, au village, les clans étaient déterminés par les femmes, s'il avait consenti à être à l'une des deux postulantes il était sauvé. Il refusa, avec un dédain qui dressa chacun contre lui.

Malgré le froid, on l'avait entièrement dénudé avant de l'attacher au poteau de torture. Fixant un horizon improbable au-dessus de la palissade, il s'était laissé faire sans un geste de révolte. Il allait mourir, soit. Mourir lentement, il le savait bien. Mais il n'en avait cure. Toute sa volonté ne tendait qu'à un seul but : refuser à ses bourreaux la joie féroce de l'entendre gémir, fût-ce une seule fois.

Une fois qu'il fut là, nu, immobilisé les bras en croix, on lui trancha les deux pouces puis, dans les deux plaies béantes, on enfonça de longues et fines baguettes de bois

jusqu'à la jointure du coude. Il n'eut qu'un bref sursaut. Pas un trait de son visage ne bougea, même si sa peau brune avait considérablement blêmi. Marion ferma les yeux, au bord de l'évanouissement. Par chance, le fils du chef qui l'écrasait sous sa poigne était lui-même bien trop pris par le spectacle en cours pour s'intéresser à sa physionomie à elle.

Cela avait duré encore fort longtemps. Puis on avait détaché le corps qui avait roulé quasiment aux pieds de la jeune fille, écorché, sanglant, les yeux révulsés. C'était un autre Indien qui l'avait remplacé. Les autres prisonniers, terrifiés, avaient accepté de devenir les frères de leurs vainqueurs, mais pas celui-là. Il était jeune, très jeune : quinze ou seize ans au plus. Mais déjà aguerri par un courage indomptable, il fut en tout point aussi stoïque que son chef. Marion, les yeux clos, ne vit rien de ce second supplice mais, assourdie par le bruit, les cris, les chants, écoeurée par l'odeur du sang qui, malgré le froid, emplissait l'atmosphère, elle pria ardemment son ange gardien de l'aider, voire de mettre fin, si cela était en son pouvoir, à cette horrible cérémonie... Rien n'y fit.

Vint le tour de l'Anglais. Il était déjà plus mort que vif quand on l'attacha, nu lui aussi, au poteau de torture. Il se tordait dans tous les sens, comme une bête prise au piège, mais loin de compatir à sa terreur visible on se mit au contraire à en rire à gorge déployée. Ah ! Ces Visages-Pâles ! Très arrogants en temps de paix, ils faisaient moins les farauds aux portes de la mort, pleurant et suppliant comme des femmes ! Pour bien prouver le peu de respect qu'on lui portait, avant tout sévices importants on autorisa des femmes, justement, à le peler vif et à le débarrasser de ses parties intimes.

Marion, stupéfaite, avait réalisé qu'elle comprenait partiellement les plaintes et les imprécations de l'homme, alors qu'il ne parlait ni français, ni iroquois. Certains des mots qu'il prononça la déchirèrent, comme lorsqu'il cria « *Mummy* ! » juste avant de mourir. Les larmes étaient montées aux yeux de la jeune fille. *Mummy* ! Ce mot-là sentait l'eau, le lait, la résine et la fleur. *Mummy*...

Elle ne dormit pas cette nuit-là, ni la suivante. Un désespoir violent l'avait saisie. Surnageant au-dessus d'un fouillis de sensations navrantes éveillées en elle par les cris de l'Anglais, une révolte furieuse la secouait toute. Quoi ! C'était parmi ces gens-là qu'elle avait souhaité vivre ! Quoi ! Elle allait devoir appartenir à cet arrogant guerrier ! Tout cela, au fond, sans l'avoir choisi ! A l'aube du deuxième jour qui suivit les supplices, elle résolut de s'enfuir. Bien sûr, elle n'irait pas loin, à cause de la neige et de l'hiver qui menaçaient. Mais au moins elle aurait eu son mot à dire quant à l'issue de sa destinée.

Dès qu'elle entendit du bruit dehors, elle supposa que les portes du village avaient été ouvertes. Le moment était venu. Elle mit sur elle plusieurs épaisseurs de vêtements et, sans un regard pour ses compagnes qui, près d'elle, considérablement embrumées par les vapeurs de la fête, dormaient encore pour la plupart, elle se faufila au-dehors. Ce faisant, elle tomba droit dans les bras de son père adoptif.

Il avait l'air grave, triste, même. Il la serra contre lui avec transport... Perplexe, Marion se demandait par quel miracle il avait deviné ses intentions, au point de se porter à sa rencontre au moment précis où elle comptait s'enfuir... Lorsqu'elle le vit, lui, *l'autre*, planté un peu plus loin derrière l'Indien.

- Tu peux te vanter de m'avoir fait courir, fit moqueusement Tacite Laframboise.

Chapitre 40

Il n'avait pas changé, se dit-elle, submergée par une rage absolue. Elle l'avait reconnu d'emblée, même si elle eût été incapable de dire son nom. C'était à peine si les cheveux de l'homme avaient pris quelques fils gris. Il avait toujours cet air d'insupportable condescendance à l'égard de ses semblables et ses yeux gris, un peu plus ridés, peut-être, la fixaient, à la fois froids et goguenards.

Un an après, elle ressentait encore cette liquéfaction douloureuse de tout son être, celle dont les yeux en question avaient été cause. Une marée de souvenirs confus, de vagues impressions, d'émotions sauvages l'avait submergée. Elle posa son front contre la vitre froide : au moins, cette réapparition de l'homme l'avait non seulement débarrassée des Indiens, mais encore rendue à sa mémoire. Était-ce bien un cadeau qu'on lui avait fait là, toutes ces images brûlantes du passé d'où émergeait, floue, grise, mais d'autant plus poignante, l'image du père qui l'avait abandonnée ?

Un an et demi après, elle s'étonnait encore de l'ascendant de Tacite Laframboise sur les Indiens Agnierhonons, pourtant réputés fort hostiles aux Français. « C'est qu'ils savent que je ne suis Français que par accident, » avait ricané le coureur des bois, quand Marion l'avait questionné à ce sujet. Comment avait-il fait pour en imposer à une centaine de fiers guerriers, surtout à celui auquel il venait arracher sa petite captive brune ? Il avait semblé à la jeune fille que c'était le collier à grains rouges qu'il portait qui fascinait les Iroquois. C'était ce bijou qu'ils révéraient, comme le signe d'une mystérieuse et vénérable appartenance. D'ailleurs, quand Tacite l'avait ôté de son cou pour le passer autour de celui du jeune guerrier « amoureux » de Marion, celui-ci avait ouvert de grands yeux émerveillés et cessé aussitôt de s'opposer au départ de la jeune fille.

Malgré la neige, elle et Tacite avaient quitté le village dans l'heure qui avait suivi. Raquettes aux pieds, ils s'étaient éloignés rapidement - avant qu'ils ne changent d'avis, avait dit Laframboise. Marion était en proie à une foule de sentiments si mêlés, si bouleversants qu'elle n'avait pas dit un mot pendant les quatre heures éprouvantes où ils avaient marché dans les bois. C'était cet homme qui l'avait amenée au couvent, elle s'en souvenait, à présent. Il avait dû apprendre que l'endroit avait été attaqué par les Iroquois... Mais comment ? Et surtout, pourquoi tenait-il tant à la retrouver, elle, après l'avoir abandonnée sans remords pendant douze ans ?

Leur voyage avait duré des semaines. Ils s'arrêtaient souvent, chez des gens avec lesquels Tacite ne paraissait pas très intime ; mais à chaque fois le collier de grenats que portait le coureur des bois (car il en avait un autre dans son sac, en plus de celui qu'il avait donné là-bas) produisait le même effet un peu magique. On s'inclinait, comme devant une puissance supérieure incontestée. D'où cela venait-il ?

Ils avaient fini par atteindre Québec. Deux jours après leur arrivée dans cette ville, Tacite l'avait placée comme servante chez un riche marchand, Monsieur Faguerolles (c'était de la maison de cet homme qu'elle contemplait à présent la neige qui tombait), et puis il avait disparu. Marion ne l'avait pas regretté. D'une part, parce qu'elle le détestait secrètement, de façon irréversible ; d'autre part parce qu'il ne disait jamais un mot, éludant ses questions, refusant de parler du passé. « Ces jours-là sont enfuis,

ma belle, n'en parlons plus ! »

Le travail était dur chez les Faguerolles, mais Marion n'était pas une petite nature. De plus, elle adorait la vaste cuisine située en entresol, toujours pleine de vapeurs bouillonnantes et d'odeurs délicieuses. Quel contraste avec les propos aigres-doux et les menus frugaux du couvent ! Ici régnait la bonne chère et la bonne humeur. Tant que l'on faisait correctement son ouvrage, on était assuré de trouver sa place dans le cœur de Simone, la cuisinière, maîtresse incontestée de la maisonnée.

« Tu me fais penser à quelqu'un, mais je n'arrive pas à me rappeler qui, » répétait cette dernière en pointant l'index en direction de Marion.

Cela ne pouvait être qu'une erreur, se disait la jeune fille, fataliste, car elle n'était personne.

Chapitre 41

Qu'est devenue notre nation ? Les parlements, les encyclopédistes, etc., etc., l'ont changée absolument. Quand on manque assez de principe pour ne pas reconnaître ni divinité, ni maître, on devient bientôt le rebut de la nature, et c'est ce qui nous arrive.

Madame de POMPADOUR au Duc d'Aiguillon en 1757

Versailles - 1756-1757

Je n'aime point le Roi Louis XIV. Il me semble toujours que c'est son ombre arrogante, son testament ridicule légitimant ses bâtards et son insane bulle *Unigenitus* qui ont plombé par avance le règne de mon Bien-Aimé. Auprès des grandes orgues tonitruantes de son bisaïeul, le clavecin bien tempéré de Louis XV a paru « faible » aux oreilles de la Cour, si durablement assourdies jusqu'en 1715 qu'elles en égarèrent leur finesse d'écoute pour des décennies. La royauté était pourtant égale dans ces deux souverains : elle avait juste changé d'instrument.

Pourtant Louis XIV, il faut le dire, portait parfois sur ses semblables un regard d'une extrême lucidité. Voici, trouvé sous sa plume, un jugement qui crucifie par avance tous nos philosophes : « Les beaux esprits de profession, dit-il, n'ont pas toujours de fort belles âmes et parmi les belles choses qu'ils débitent dans le public, ils se dépouillent rarement du soin de leurs intérêts particuliers. »

Pourquoi ce retour dans le passé ? vous demandez-vous. Vous allez bien vite comprendre.

Frédéric II de Prusse ayant signé en traître, le 1^{er} janvier 1756, un traité d'alliance avec l'Angleterre, Louis XV, suffoqué par tant de duplicité, rompit toute relation avec son ancien allié. Comme d'autre part le roi d'Angleterre venait de rejeter l'ultimatum du Roi de France à propos des exactions anglaises commises, en Amérique du nord, sur les navires et les territoires français, la guerre devenait en quelque sorte inévitable. Il fallut bien s'y résigner. Elle fut déclarée officiellement en juin 1756, mais à cette date les combats faisaient rage depuis longtemps déjà, sur terre comme sur mer.

A partir du déclenchement des hostilités, je connus de fort mauvais jours. Je passai, entre autres, de longs moments fébriles à écrire, à réfléchir, à me tourmenter sur la

conduite à tenir. Entendre chaque jour parler du Canada à la Cour m'était un supplice intolérable. Quand ce n'était pas le Canada qui faisait les frais de la conversation, c'était la haine qui opposait Madame de Pompadour au Comte d'Argenson, ministre du Roi, ou encore l'éternelle révolte de ces Messieurs du Parlement, soigneusement entretenue par des agents anglais, et qui faisait beaucoup jaser en Europe.

Que ceux qui ont jeté la pierre à mon Bien-Aimé à propos de la Guerre de Sept Ans qui nous fut si fatale ne perdent point de vue que le Roi d'Angleterre la fit, lui, cette guerre, non seulement avec des moyens de pirate, on l'a vu, et l'amiral Boscawen dans le rôle de Barbe-Noire, mais encore (mais surtout) avec un peuple entier et solidaire uni derrière lui. Tandis que nos gens de robe, eux, s'acharnèrent à la même époque à user quotidiennement la patience de leur souverain par une fronde illégitime, voire même à salir ignoblement sa réputation aux yeux de ses crédules sujets. Il est difficile de mener une guerre extérieure en même temps qu'une guerre civile... Comme l'a déclaré Berryer : on ne cherche point à sauver les écuries quand le feu est à la maison.

Heureuse Angleterre ! Vingt ans plus tard Louis XVI, lors de son expédition d'inspection maritime dans le Cotentin, répondit à un officier de marine qui lui proposait en plaisantant de pousser jusqu'en Angleterre : « On me recevrait sûrement très bien ! Et puis, ajouta-t-il amèrement, dans ce pays-là on ne trompe point les Rois. »

Cependant nos Messieurs du Parlement ne furent pas les seuls à mener la vie dure à Louis XV : il eut également contre lui, durant cette guerre, aussi bien l'incurie de ses généraux que la trahison des fameux « philosophes » dont la Révolution a fait tant de cas - à l'exception de Robespierre, qui méprisait entre autres Voltaire, voyant à juste titre en lui un tenant hypocrite de l'Ancien Régime.

Frédéric II ayant envahi sans sommation la Saxe le 29 août, il fallut bien que la France, qui espérait pouvoir se concentrer avant tout sur sa guerre coloniale avec l'Angleterre, envoyât des troupes pour aider les Saxons : l'épouse du Dauphin était Saxonne. Mais la Saxe n'avait pas de frontière commune avec le royaume de France. Il fallait pour s'y rendre traverser des pays non belligérants. A cause de ce fait, et contrairement à ce qui s'était passé pour les brillantes campagnes de la décennie précédente, Louis XV ne put se mettre en personne à la tête de son armée. Il dut donc en déléguer le commandement à des maréchaux - hélas ! Il était bien loin, le temps où le maréchal de Saxe volait de victoire en victoire ! Le grand homme était mort, et comme me le fit observer le Roi navré : « Nous n'avons plus de grands généraux. » En attendant, Frédéric II, le soi-disant « Salomon du Nord », se montra si impitoyable comme vainqueur qu'il causa entre autres, en la rudoyant, la mort de la mère de la Dauphine.

Je n'entrerai pas dans le détail des campagnes menées cette année-là et la suivante. Quelques détails précis parleront d'eux-mêmes - ils firent à l'époque le tour de l'Europe, achevant de nous discréditer militairement.

Feu le maréchal de Saxe, bien que souffrant terriblement de la goutte, se faisait naguère porter en chaise sur les champs de bataille et il ne recula devant aucun risque, aucune privation pour servir le Roi d'un pays qui n'était même pas le sien. Pendant la Guerre de Sept Ans, dix ans plus tard, nos généraux se battirent autant entre eux qu'avec les ennemis, s'illustrant à la fois par de ridicules querelles de préséance, par un manque d'autorité flagrant sur leurs hommes mais surtout par leurs luxueux équipages, plus dignes d'une partie de plaisir que d'une guerre européenne. Qu'on en juge : dans

l'un des campements qu'ils abandonnèrent par leur fuite à l'ennemi, celui-ci tomba, stupéfait, sur des danseuses, des cuisiniers renommés, de la vaisselle d'or et même une ménagerie. Les vices et l'incurie des nobles de Cour se trouvaient transportés aux armées, et les Grands s'y montrèrent sous leur vrai jour : aussi prompts à fuir les combats qu'ils avaient été acharnés à comploter à la Cour. Intrigues de salon, mots d'esprit ravageurs, libelles sales et sornois : ils s'y étaient illustrés sans peine. Mais quand il fallut se battre sur le terrain, inventer des stratégies, être pour leurs soldats des exemples de bravoure et d'endurance, il n'y eut plus personne. Ah ! Que de trahisons le Roi de France ne dut-il pas supporter de ceux dans lesquels il aurait dû pouvoir le plus sûrement placer sa confiance !

A propos de trahison, la plus belle fut celle du Maréchal-Duc de Richelieu, celui que les Grands de la Cour appelaient « Vignerot », du nom de son père, pour flétrir sa récente noblesse héritée par réversion du Cardinal de Richelieu. Il n'en était d'ailleurs pas, en fait de trahison, à son coup d'essai. Dès son jeune temps, il est bon de le souligner, Monsieur de Vignerot-Richelieu s'était illustré dans la félonie, en faisant partie de la conjuration de Cellamare, sous la Régence. Le Duc D'Orléans, Régent de France, n'a-t-il pas dit à son propos qu'il avait contre lui tant de chefs d'accusation qu'il y avait de quoi lui couper quatre fois la tête ?

J'ai toujours pensé que le Maréchal-Duc de Richelieu, ce *vétéran de la fatuité*, « cet homme si nul », comme le disait sans ambages Lord Chesterfield, était au fond un doublet de Frédéric II de Prusse, autrement dit un parvenu et un flibustier qui n'avait de l'honneur que les maigres apparences nécessaires pour gruger quelques philosophes. Comment s'étonner alors que l'empereur, se reconnaissant dans le maréchal français, trouvât sans peine le défaut de sa cuirasse et réussît, en le soudoyant, à lui faire signer, sans même en référer auparavant au Roi de France, la désastreuse convention de Closter-Seven qui affaiblissait toutes nos positions ? Lorsque l'on saura que ce même Vignerot, pendant tout le règne de Louis XV, ne cessa de vouloir jeter dans le lit du Roi diverses maîtresses titrées (dont la Ri-Tournelle), pour gouverner à travers elles le royaume de France en « digne » héritier du Cardinal son aïeul, ou qu'il fut l'un des bons amis de Voltaire, cet autre flibustier, on comprendra qu'il n'ait jamais trouvé grâce à mes yeux.

Comme si cela ne suffisait pas, l'opinion publique, emmenée par les « philosophes » et leurs salonnards de tout poil, se fit un jeu de déprécier le métier militaire. Vauvenargues pouvait ainsi, en ce temps, constater tristement que « le service de la patrie pass(ait) pour une vieille mode, pour un préjugé ». On décréta en effet que la guerre et l'héroïsme n'étaient plus de saison ; qu'il était plus astucieux de désertir que de servir la vanité conquérante des princes - ce qui n'empêcha pas, puisque la plupart de Messieurs les philosophes recevaient des pensions de Berlin, que l'on se rangeât ouvertement, une fois la guerre lancée, dans le camp de Frédéric II, ce grand roi-philosophe, ce soldat hors-pair, ce merveilleux stratège (auquel l'Angleterre versait secrètement sept cents mille livres anglaises par an pour occuper la France en Europe, tandis qu'on nous dépeçait le Canada). L'on se trouve là bien loin de la loyauté patriotique d'un Callot, répondant fièrement à Louis XIII en 1633 : « Sire, je suis lorrain, et je crois ne devoir rien faire contre l'honneur de mon prince et de mon pays. »

Mais nous ne sommes point là encore parvenus au bout ! Comme si cela n'était point suffisant, l'on promulgua aussi dans les salons, par les voix de Voltaire et de D'Alembert, entre autres, que posséder des colonies était également bien démodé. On connaît universellement la périphrase méprisante employée - dans *Candide*, je crois - pour

désigner la Nouvelle-France : « quelques arpents de neige ». Mais il existe d'autres déclarations, tout aussi désobligeantes : « La France peut être heureuse sans Québec », « le Canada coûte beaucoup et rapporte très peu » (crime impardonnable !) etc., etc. L'opinion parisienne, celle qui donnait le ton, en venait à réclamer bien avant la fin de la guerre que l'on se séparât de ces poids morts insupportables.

Il n'est pas indifférent de rappeler que ce fut le Duc de Choiseul, grand ami des philosophes, qui négocia le désastreux traité de Paris où furent larguées comme du mauvais lest ces colonies qui « entravaient notre essor ». Qu'il y eût sur ces terres que l'on condamnait au rebut de courageux colons français acharnés à survivre n'intéressait personne. De même que Monsieur de Voltaire n'étendit jamais les droits de l'homme aux Juifs, qu'il détestait, de même il ne jugea pas utile de les étendre aux Canadiens français. Sans doute ne voyait-il dans lesdits colons que des « gueux ignorants », cet auteur qui écrivait à propos du peuple : « ...il sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin. » *Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût !* Ah ! La jolie philosophie ! Quel bel étendard, en effet, pour une Révolution populaire ! Mais Voltaire bénéficie d'une estime universelle, sans que personne n'entre jamais dans le vilain détail de son œuvre. Ainsi va le monde : l'Anglais pardonne tout à celui qui fait de l'argent ; le Français, donc le reste de l'Europe, tout à celui qui fait de l'esprit.

Comment ne pas souscrire à ce que Monsieur de Bougainville, un vrai savant, celui-là, a écrit sur les philosophes ? Voici comment il les définit : « ...cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. » Il est aisé d'apporter de l'eau au moulin de notre grand explorateur : Voltaire déclara un jour que si Isaac Newton avait composé des vaudevilles il lui semblerait davantage digne d'estime, car l'on doit avoir plusieurs cordes à son arc. (Qu'on me permette ici de dire que l'arc de Voltaire eut un peu trop de cordes, ce qui l'empêcha de rien approfondir.) Une autre fois, assurant qu'aucun déluge universel n'avait eu lieu, ce grand philosophe à courte vue eut l'idée d'expliquer la présence de coquilles au sommet des Alpes par le passage à toute époque de caravanes de pèlerins ! Dans le même temps, Monsieur de Buffon, lui, s'aventurait hardiment à explorer en pionnier les grandes ères géologiques.

Non contente de pérorer absurdement sur les sciences, la gent philosophique s'octroya aussi le droit de juger de la politique étrangère, et de tellement haut qu'elle ne vit sur les cartes de géographie que des points et des traits - jamais la moindre trace humaine. La même myopie l'empêcha de voir en l'empereur Frédéric autre chose qu'un avisé distributeur de pensions.

L'Histoire condamne le Roi de France, bien entendu. Mais le Roi d'Angleterre eût-il gagné la Guerre de Sept Ans s'il avait eu en son Royaume autant d'ennemis que Louis XV en compta dans le sien à cette époque ? Je ne veux garder, moi, comme souvenir de mon Bien-Aimé que ce fait avéré : lorsqu'il apprit que Québec était tombée, il pleura. Non pas comme un enfant qui perd un jouet, ou un roi qui perd une terre ; mais bien plutôt comme un père qui n'a pas eu entre les mains les moyens nécessaires pour secourir ses plus jeunes fils.

Chapitre 42

Voilà comme les iniquités passent souvent sur le compte des

souverains, et sont commises en leur nom, sans qu'ils y aient aucune part.

FOUGERET de MONTBRON

Avant cela, car je m'emporte un peu vite, sacrifiant une fois de plus la chronologie, il y eut, directement généré par la fronde haineuse des Parlements, l'attentat commis par Damiens sur la personne du Roi, au tout début de l'année 1757. En raison des épais vêtements d'hiver que portait Louis XV, la lame du couteau brandi par l'assassin ne pénétra pas bien profondément dans les chairs, quoique, selon les propos du Roi que tout le monde connaît, elle fût alors symboliquement « allée jusqu'au cœur ». Encore une preuve que le peuple de France, loin de comprendre le caractère abusif et illégitime des revendications parlementaires, s'en prenait injustement à son souverain.

Le supplice qu'on fit subir à Damiens fit aussi couler beaucoup d'encre, toujours grâce à nos agitateurs philosophiques. Louis XV fut traîné dans la boue, traité d'odieux despote. Que la punition infligée au malheureux fût atroce, inhumaine, nul ne le conteste. Elle fut cependant décidée non par le Roi, mais par le Parlement, lequel, ayant plus ou moins armé le bras du régicide, avait intérêt à se montrer zélé en la circonstance, ne serait-ce que pour faire oublier son atroce duplicité. De plus, on trouve sans peine dans l'histoire contemporaine de l'Angleterre, nation dont le régime politique fut si fort encensé par Voltaire, des supplices assez gentillets, comme celui qui voulait que le condamné fût pendu, dépendu vivant, puis décapité, par exemple. Quant au régicide portugais de la même époque, son sort ne fut guère enviable non plus.

Là aussi, je me contenterai de rapporter un fait concret : lorsque plus tard l'on conta plaisamment à Louis XV les détails complets du supplice de Damiens, il fit entendre de véhémentes protestations destinées à interrompre l'odieux récit puis s'enfuit dans sa chambre, s'enferma entre les rideaux de son lit et pleura tant qu'il n'en sortit que beaucoup plus tard, les yeux rougis. Dans les semaines qui suivirent, il fut d'une humeur si noire que nul ne parvint à le tirer de son désespoir. La Cour, d'ailleurs, ne s'intéressait qu'à une seule chose : Madame de Pompadour allait-elle être renvoyée ? Qui, d'elle ou du Comte d'Argenson, se verrait enjoinde de quitter honteusement Versailles ?

Mais revenons à ce triste début de janvier 1757.

La malheureuse Marquise, en apprenant que le Roi avait été blessé par Damiens à deux pas de ses propres fenêtres, fut si saisie qu'elle dut s'aliter. Je l'appris par hasard, le matin qui suivit l'attentat, d'un valet qui le tenait d'une femme de chambre, et fus étonné que personne ne songeât à l'aller rassurer au plus tôt lorsqu'il apparut que la plaie royale était peu profonde. Emu de pitié (une fois n'est pas coutume), je descendis discrètement dans le quart d'heure qui suivit chez la Marquise, après avoir pris la précaution de jeter une grosse redingote sur mon habit bleu.

Je lui fis passer par sa femme de chambre un bout de papier sur lequel j'avais juste inscrit les mots « Bellevue, 1755, les ferrets de la reine ». Elle demanda qu'on me conduisît à sa chambre.

Quand j'entrai, je la vis si agitée et si affreusement pâle que je me félicitai sur-le-champ de pouvoir mettre fin à son tourment.

- Est-ce que c'est lui qui t'envoie ? s'enquit-elle, fiévreuse.

- Non, Madame. Je suis venu de mon plein gré. Vous connaissez Sa Majesté : dans un cas comme celui-ci, Elle se tourne toujours d'abord vers la dévotion.

- Comme tu dis vrai ! soupira-t-elle. Mais comment va-t-il, Monclair ? Comment va-t-il ? Oh ! Ne me cache rien, je t'en prie !

- Il va bien, Madame. Ses jours ne sont absolument pas en danger. La lame n'a pas pénétré en profondeur.

C'en fut trop pour ses pauvres nerfs. Tendait les bras, elle se suspendit à mon cou, sanglotant et balbutiant des mots sans suite.

- Calmez-vous, Madame, dis-je doucement, bien près de pleurer moi-même. Vous vibrez comme un diapason. Tout ceci n'est point bon pour votre santé, déjà si fragile.

- Ma santé ! s'écria-t-elle, amère. De quel secours me serait-elle si je perdais le Roi !

Si je prends ici la peine de rapporter cette courte entrevue, c'est pour faire un peu justice à cette femme sans égale que l'on a constamment accusée de tous les maux de la France. Jamais il ne m'est tant apparu que le Roi seul, et la tendresse sans bornes qu'elle avait pour lui, étaient au centre de toute sa vie. Et certes, je m'en porte garant, ce jour-là, contrairement à tout Versailles, son principal souci n'était point son éventuelle disgrâce, mais bel et bien que la mort ne menaçât point son souverain bien-aimé. Ah ! Si la Cour, les ministres, la Nation avaient pu avoir autant de sincère dévouement !

La religion tint le Roi encore quelque temps loin de la Marquise. Il gardait la chambre, le temps que sa plaie guérisse, tournant en rond, sombre, tourmenté - et tourmentant par là même son entourage. En vérité, on pouvait le croire (et on ne s'en fit pas faute) définitivement converti à l'état de moine repentant, ce dont la famille royale ne pouvait que se réjouir. Chaque nuit qui passait rapprochait, pensait-on, la favorite de sa suprême humiliation ! En fait, c'était tout le contraire. Car un jour, abruptement, empruntant son mantelet à une duchesse quelconque, il descendit chez la marquise. Il nous y surprit tous les deux : en effet, j'avais pris l'habitude de venir, un jour sur deux, donner à la favorite des nouvelles de son Roi qui la délaissait.

Il parut content que j'aie pris la peine de tenir compagnie à son amie et de l'informer à propos de sa royale santé. Ouvrant les bras, il nous serra ensemble avec effusion sur son cœur, sans mot dire. Ensuite, par discrétion, je m'éclipsai, les laissant seuls en tête-à-tête... Quand il regagna ses aîtres, il était transformé : la dévotion avait été une fois de plus battue en brèche par Madame de Pompadour.

Pour en revenir à mon sujet, le sort a voulu qu'entre les Rois et les philosophes la postérité choisît de n'écouter que les philosophes, dont les préjugés, pourtant, furent aussi grands que ceux des victimes de leurs plumes. Louis XV ne fut jamais un despote, défaut dont ne le gardaient que trop bien les sermons présents de Massillon ou ceux, passés, de Bourdaloue (lequel disait fort justement : « Dans le dessein de Dieu, les princes sont bien plus aux sujets que les sujets ne sont aux princes ») ; et, contrairement aux nombreux pensionnés de Berlin, le Roi ne laissa jamais ses intérêts propres l'emporter sur ceux de la France. Fréron, l'ennemi personnel de nos beaux esprits des « Lumières », était un homme probe et intelligent. Chacun connaît la célèbre épigramme

de Voltaire à son propos : « ...ce fut le serpent qui creva ». Cependant, par un étrange préjugé, celle que Fréron fit à propos de Voltaire, bien que considérablement plus juste et plus subtile, n'est pas le moins du monde, elle, passée à la postérité. Je me fais donc un devoir de la rapporter ici :

*Voltaire, ce grand esprit, de l'illusion se berce
Qu'un jour, il deviendra Ministre à Sans-Souci.
Chassé de Prusse, il ouvre autre fonds de commerce :
Négociant en philosophie.*

Et que dire des rapports de Voltaire avec Piron, le « gai poète » dont aujourd'hui on a oublié jusqu'au nom ? Leur étude jette une lumière intéressante sur les façons « anglaises » de notre philosophe national. Je n'en veux pour preuve que les deux anecdotes suivantes.

Alexis Piron, alors qu'il sortait à peine de l'adolescence mais disposait déjà de cet esprit vif qui devait faire sa renommée, composa lors d'un souper bien arrosé une ode licencieuse dont le titre en soi est assez éloquent : *Ode à Priape*. L'ode en question ayant, on s'en doute, bien de quoi choquer les belles dames parisiennes qui tenaient salon en ce siècle, Voltaire, quelques années plus tard, jaloux de la protection que l'une de ces dames consentait à son rival Piron, usa de ces vers de jeunesse pour déconsidérer à jamais celui-ci dans la bonne société. N'est-ce pas là une façon honorable de traiter son concurrent ? Vous avez dit... « chasse noire » ?

Un autre jour, dans l'espoir de bien faire sentir à Piron son infériorité, Voltaire lui fit remarquer, non sans dédain : « Vous n'êtes pas bien riche, mon pauvre Piron. » (Sans doute notre philosophe avait-il sur le destin des grands hommes la même pensée que l'un des Caton, qui déclarait hautement « admirable » le fait, pour un individu, de mourir en ayant augmenté le patrimoine de ses pères.) A cette *horrible* accusation, Piron répondit : « Cela est vrai, mais je m'en fous ; c'est comme si je l'étais. » Il a, au demeurant, écrit sur le sujet les vers suivants, qui mettent utilement en perspective l'« admirable » destinée du « négociant en philosophie » :

*Ce mélange de gloire et de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.*

Quelle belle maxime, et si française ! J'ai toujours pensé que Voltaire, avec son inconsistance vénale typiquement outre-manchette, était un Anglais de cœur, un *marchand*, qui mettait l'honneur assez bas sitôt que se dispersait son public coutumier. N'a-t-on point répété qu'il avait eu pour des inconnus (Calas, Sirven etc.) des égards qu'il n'avait jamais marqués à ses proches, lui qui se comportait dans son privé en véritable tyran domestique ? Sa nièce ou son valet eussent pu maintes fois s'écrier comme la servante de la fausse dévote de Bourdaloue : « Il faut que chacun souffre de ses caprices, et tour à tour essuie ses chagrins. »

Faire fortune, fi ! songeait de son côté Alexis Piron. Avant d'y réussir, il y avait bel et bien là deux obstacles répugnants à franchir : « L'aller et le revenir, la façon d'y parvenir et le désagrément d'y être parvenu. » Une des façons d'y « parvenir » au siècle dernier étant, notons-le, de s'enrichir grâce au commerce honteux suscité par la traite des esclaves. Je ne m'étonne point que mon Bien-Aimé Roi ait tant apprécié un homme aussi éloigné des basses ambitions matérielles.

Pour en finir avec pareil sujet, ce cher Arouet, qui fronça si bien son vilain nez devant les « mœurs sales » de son « roué » de souverain, comme j'eusse aimé pouvoir observer *de visu* sa grande âme de philosophe dans le cas où le destin lui eût par hasard fait présent, comme à Louis XV, de la beauté absolue, de la royauté absolue et de toutes les plus jolies femmes de France à ses pieds : serait-il resté chastement monogame ? Il est permis d'en douter.

(à suivre)